

Parcours médias

de l'importance du réseau de communication créé par les

par Dominique Bourque

In this article, the personal and political experiences of the author offer the background to demonstrate the impor-

En contrevenant à la loi du Silence et de l'Invisibilité qui entoure leurs vies, les lesbiennes se donnent les moyens d'être immédiatement présentes pour elles-mêmes, c'est-à-dire les unes pour les autres.

tance of the lesbian communication network of Montréal.

Une lesbienne qui ne réinvente pas le monde est une lesbienne en voie de disparition.

Nicole Brossard

Vue d'ensemble

Depuis les années 70, les lesbiennes de la région montréalaise créent de nombreux supports de diffusion. Elles mettent à jour la face la plus cachée du monde. Celle que constitue leur vie hors du système hétérosexuel et, parfois même, hétérosocial.

Par cet avènement, elles couvrent, ou plutôt dé-couvrent, les réalités de leur existence—reléguées dans l'ombre par la poignée d'hommes qui contrôlent les médias québécois.¹ Souvenons-nous de ce passage du livre de la journaliste Colette Beauchamp, intitulé *Le silence des médias*:

[L]a presse marginalise et restreint le discours homosexuel mais frappe d'interdit l'existence lesbienne, la ramène à la haine des hommes, à une déviance, à une préférence sexuelle exotique et perverse. Pour la nier, elle l'assimile à l'homosexualité masculine [culture dont se réclament

également celles qui se disent homosexuelles ou gaies]. Or les distances sont grandes. Les gais se réfèrent uniquement aux valeurs de la culture masculine; ils ont accès aux privilèges culturels et économiques de leur sexe [...].

Par leur existence même, les lesbiennes mettent en question la validité de la culture masculine et de sa prépotence; elle montrent surtout qu'il est possible pour une femme de vivre sans un homme.

En contrevenant à la loi du Silence et de l'Invisibilité qui entoure leurs vies, les lesbiennes se donnent les moyens d'être immédiatement présentes pour elles-mêmes, c'est-à-dire les unes pour les autres. Au sein de ce nouveau circuit médiatique, cette «présence» se traduit par une reconnaissance mutuelle (entrevues, références, annonces publicitaires), par une solidarité de base (associations ponctuelles)² et par un relais des forces (les supports créés n'existent pas tous au même moment, ils s'adaptent aux besoins).³

Ainsi, du côté de la presse, par exemple, il ne s'agit pas que de l'émergence d'une ou de deux revues mais bien d'un véritable enchaînement de parutions (culturelles et/ou d'analyses) reflétant dans le temps et au fil des événements, les multiples intérêts et préoccupations des lesbiennes «montréalaises.»

De fait, de *Long Time Coming* (juil. 73-avr. 76), aux *Sourcières* (mai 80-mai 82), à *Amazones d'hier, lesbiennes d'aujourd'hui*⁴ (mars 82), à *Ça s'attrappe!!* (sept. 82-fév. 84) devenue *Treize*, en passant par *l'Évidente lesbienne*,⁵ le *Bulletin Lavande*, l'*Info*

Lesbos Info, *Gazelle*, etc, se produit, au-delà de l'occupation d'un espace inédit, un dialogue qui bouleverse l'ordre «normal» des choses. Celui-là même qui est attentif à tout diviser (entendre isoler) et limiter (entendre réduire). C'est la remise en question du règne des différences obligées (ou hiérarchies) de la «phallogocratie.» Hélène Pedneault résume bien les catégories de cette perspective discriminatoire dans son livre intitulé *Pour en finir avec l'excellence*:

La grande spécialité de cette société, est la cloison, étanche le plus possible, entre les sexes, entre les âges, entre les races, entre les conditions, entre les comptes de banque, entre les classes sociales. (291)

Du côté des lieux donnant accès à la presse et à d'autres renseignements concernant la communauté, ou plus largement le mouvement des lesbiennes, on retrouve, au fil de notre courte histoire, des espaces également fort variés. Je pense entre autres aux librairies: *La librairie des femmes d'ici*, *l'Aube-épine*, *l'Essentielle*, *l'Androgyne*; à ces lieux qui faisaient office de centre culturel: la *Locale*, *l'école Gilford*...; aux bars: le *Lilith*, le *Labyris*, *l'Exit*, *l'O-Side*...; aux locaux abritant des initiatives extrêmement importantes sur le plan politique telles celles des journées de visibilité ou d'interaction (qui réunirent autour de nombreux ateliers, dès 1982 et pour la première fois à Montréal, plus de quatre cent lesbiennes de toutes allégeances), à la *Co-op Lesbiennes*, aux *Archives Traces*, aux maisons d'édition *l'Essentielle*, *Oblique*, *Vlasta*...

La diversité de ces lieux, mais aussi des moyens utilisés pour se relier les unes aux autres durant les années 80, nous a non seulement permis de rejoindre les lesbiennes éloignées, anonymes ou de passage dans la ville en faisant éclater ses frontières, mais

lesbiennes à Montréal

d'en attirer d'autres venant de l'étranger. Parmi ces outils, je compte bien sûr les vidéos de *la réseau Vidéo-Elle* (71) et d'*AHLA* (81) qui ne cessent de "voyager;" les émissions radiophoniques: *Matrix* (75), *Interférence lesbiennes* (sept. 83-mai 84), *Voies de femmes* (nov. 89-mars 91) qui devient *les Furieszones* (avr. 91-août 91) puis *Q.E.D.* (sept. 91-avr. 92), *Dykes on Mykes, la Ballade des Furies*, dont les cassettes peuvent facilement être recopiées et réécoutées, ainsi que les moyens de communication plus subversifs tels que les tracts, les autocollants, les graffiti....

Point de vue

Je pose un regard qui n'est ni objectif, ni subjectif, ni neutre mais singulier, le mien.

Colette Beauchamp

Le réseau de communication des lesbiennes de Montréal apparaît donc, entre les années 80 et 90 à tout le moins, comme très «dynamique», c'est-à-dire indissociable des «notions» de force, «d'efficacité» et «de vitalité». Or cette période d'intenses activités médiatiques correspond non seulement à un «Âge d'or» de la communauté montréalaise mais à un tournant dans mon propre parcours.

En effet, c'est à cette époque que la petite bourgeoise ignorante et apolitique que j'étais «sort du placard» et découvre l'importance de la culture plurielle qu'ont développée et que continuent de développer les lesbiennes à travers la planète, et décide d'approfondir et de partager cette découverte en travaillant à la Librairie bilingue *l'Essentielle* et en devenant réalisatrice et animatrice des émissions radiophoniques *Voies de Femmes*, *Furieszones* et *Q.E.D.* à Radio Centre-Ville.

On verra, par ailleurs, que les voy-

ages ont joué un rôle déterminant tout au long de mon parcours. S'ils m'ont permis de me dégager plus facilement des limites psycho-sociales particulièrement étroites dans lesquelles mon éducation m'avait confinée, et donc de pouvoir envisager d'autres façons de voir la réalité, ils m'ont également permis de mieux apprécier ce que réalisaient les lesbiennes d'ici.

Mon insertion dans la communauté: être lesbienne/se dé-placer

Nous sommes transfuges à notre classe [celle des femmes] de la même manière que les esclaves marrons américains l'étaient en échappant à l'esclavage et en devenant des hommes et des femmes libres....

Monique Wittig

Au commencement de ma vie de lesbienne, il y a l'ignorance. L'ignorance non seulement du poids réel de cette "identité," mais de son existence même. Au commencement, il y a une «attirance irrésistible»,⁶ contenue tant bien que mal depuis

inconnue plutôt perspicace. Très vite tout bascule. Une relation à distance s'engage entre cette "État-unienne" de Brooklyn se définissant comme «gay», et moi. C'est le moment où j'assume, pour emprunter un mot un peu ridicule, ma soi-disant "orientation" sexuelle. Après notre participation à la flamboyante Gay Pride de 1982, notre complicité disparaît.

Entre temps cependant mon regard a changé. Je détecte désormais ce que je ne savais pas voir auparavant. Les enseignes discrètes de certains bars dits «privés», les styles d'habillements et/ou de comportements privilégiés (ludiques, ingénieux, en marge des conventions) par mes semblables, leur prédilection pour la couleur mauve et le code des deux signes de femmes accolées (le symbole des deux femmes), etc. Peu à peu, émergent les contours d'un univers que j'ai peine à croire réel mais qui me reconforte: je ne suis pas la première "de mon genre" ni même la deuxième ou la troisième. Je fais simplement partie, je le découvre avec ravissement, d'une belle grosse "gagne"!

D'une belle grosse "gagne" qui s'éparpille, au gré de sa fantaisie, dans les quelques lieux «de femmes» que

*Peu à peu, émergent les contours d'un univers
que j'ai peine à croire réel mais qui me reconforte:
je ne suis pas la première "de mon genre" ni
même la deuxième ou la troisième.*

des années, et éclatant au grand jour. Or ce "passage" se produit en territoire étranger. D'où l'importance, dans mon parcours, de l'"exil" (ou expatriation) comme lieu de révélation.

Venons-en à ce "commencement." J'ai dix-sept ans. Je suis naïvement en vacances à Provincetown. Arrive dans mon entourage immédiat une

compte la ville, dont ses bars. Or, tandis que par une splendide nuit de l'été 83, je m'appête, ivre de musique, à rentrer, une grande fille noire s'approche de moi: «my name is Angela». J'avais remarqué cette "ange" qui, usait du mot «lesbian» pour se décrire et dont la singulière beauté me troublait. Il nous était même arrivées, certains soirs, de danser près

l'une de l'autre. Le parfum d'ambre qui émane de sa peau, tandis qu'elle se penche pour me parler, a raison de ma timidité....

Éventuellement, Angela mettra à profit son désir de faire de la mise en ondes et ses connaissances musicales, en participant aux deux premières séries d'émissions radiophoniques que je réaliserai. Mais avant de pouvoir m'exprimer ainsi publi-

françaises de l'Université de Montréal—où j'étudiais (1984). Quelque chose n'allait pas. Pourquoi avait-on célébré ce texte? Je m'attendais à être ignorée, j'étais récompensée. Qu'est-ce qui m'échappait, étais-je malgré moi passée à côté du sujet, sinon de la SUJETTE, soit de celle qui compte le plus? Cette reconnaissance institutionnelle n'était donc pas celle que j'es-comptais.

L'écriture d'«Argile» agit tout de même comme un catalyseur. Dès lors, je commence à m'impliquer plus sérieusement dans les diverses activités qui ponctuent la vie des

lesbiennes de Montréal au milieu des années quatre-vingt (marches, journées de visibilité et d'interaction, rencontres). Si bien que lors d'un séjour à Barcelone durant l'été 87, je peux, à la demande des organisatrices d'un colloque sur les divers groupes de lesbiennes, donner un bref aperçu des organisations qui existent à Montréal.

Mais il me faudra un ultime voyage à l'étranger, en Asie plus précisément, pour me convaincre de la nécessité de me joindre à leur réseau de communication. Or cette décision ne fut possible que grâce à l'influence d'une lesbienne active dans la communauté, avec laquelle je correspondais et qui avait été ma professeure à l'Université de Montréal. Également journaliste, Gloria Escomel (qui ne se souvient pas de ses reportages à *La Vie en Rose*), m'encourageait à prendre des notes en vue d'articles. «Mais sur quoi Gloria et pour qui?», lui criais-je un jour d'un appareil téléphonique en plein coeur de Hong Kong.

En fait, s'il m'avait été relativement facile de trouver les communautés lesbiennes new-yorkaises (à une époque où je ne parlais pratiquement pas l'anglais), londoniennes et d'Amsterdam, il en allait tout autrement de celles de Bangkok, Djakarta et Tokyo. Question de langues,

de modes de vie totalement différents? Certainement en partie, mais question de cultures beaucoup plus répressives aussi.

En effet, comment décrire ma stupeur lorsque je découvre, après plusieurs mois de recherches à Tokyo—où j'avais fini par me fixer—une communauté complètement invisibilisée (du moins pour l'étrangère occidentale que j'étais) par la reproduction des modèles hétérosexuels (d'un côté les «body-conscious», de l'autre, les «garçonnes;» d'un côté celles qui parlaient le japonais à la manière des femmes japonaises, c'est-à-dire en se servant du «je» féminin et en s'excusant constamment en ajoutant mots sur mots, de l'autre, celles qui le parlaient sans ornements et en utilisant le «je» masculin, à la manière des hommes).⁷ Aussi, pour être seulement admise dans les quelques bars que cachaient cette ville, il fallait que je me plie à ce code en adoptant l'un ou l'autre de ces rôles.

Pour la lesbienne politisée que j'étais devenue, c'était non seulement grotesque, c'était cauchemardesque. Mais n'était-ce pas là la vie qu'avaient dû mener nos propres aînées avant les bouleversements apportés par le mouvement de libération des femmes. Entre cette forme de récupération et la nôtre, ne s'agissait-il pas d'une simple question de degrés? Alors que la leur était plus visible, la nôtre demeurait insidieuse.

À mon retour à Montréal, au début de l'année 1989, Gloria, qui avait fait paraître entre temps son premier roman (*Les fruits de la passion*), a la générosité de me faire rencontrer d'autres lesbiennes frondeuses dont l'auteure Michèle Causse. C'est grâce à l'influence de cette dernière que j'obtiens, en mai 1989, un poste à la librairie féministe et lesbienne *l'Essentielle*.

Que de rencontres intimes (avec les livres) et publiques (avec les lectrices), se sont déroulées dans ce lieu! Mais surtout quel apprentissage de nos diverses perceptions du monde. Et puis, tant d'information m'était soudainement accessible et

S'il m'avait été relativement facile de trouver les communautés lesbiennes new-yorkaises, londoniennes et d'Amsterdam, il en allait tout autrement de celles de Bangkok, Djakarta et Tokyo.

quement et en français, j'allais découvrir l'univers des lesbiennes anglophones, en m'attachant aux lieux et aux groupes mixtes (féministes et lesbiennes) que ma nouvelle amante me présentait. Ce sera mon dernier rempart contre l'association de la culture plurielle des lesbiennes à celle de ma propre langue! Déjà, quand je tombais sur un exemplaire de la revue *Ça s'attrape!!* ou *Amazones d'hier, lesbiennes d'aujourd'hui*, je ne pouvais m'empêcher de les lire. Mais c'est à peine si je saisisais le sens de leurs textes. Leur seule existence agissait néanmoins comme un baume.

Mon apprentissage du journalisme: être lesbienne/se connaître

Durant l'été 1983, je découvre avec éblouissement la communauté lesbienne extrêmement active de Londres et d'Amsterdam. Au retour de cette incursion en terre de «liberté», une profonde nostalgie me fait écrire une nouvelle relatant une rencontre particulièrement intense avec une lesbienne des Pays-Bas. À mon grand étonnement, cette petite nouvelle sortie de mes tripes remporte le premier prix d'un concours littéraire organisé par le département des études

tant de questions m'étaient posées! Chaque événement, chaque nouvelle initiative (du lancement d'une nouvelle revue, à l'inauguration d'un Bed&Breakfast, par exemple) nous était tout aussitôt annoncée. De plus, la librairie organisait des lectures qui nous permettaient d'élargir encore davantage notre horizon.

Au fil des conversations—avec mes "patronnes" Odette DesOrmeaux et

Lise Harou, etc., je découvrais notre histoire, nos passions, mais aussi nos besoins.

C'est ainsi que j'appris, entre autres, qu'il y avait eu une émission radiophonique, *Interférence lesbiennes*, qui était fort regrettée par les radiophiles. Or depuis quelques mois, je travaillais au projet d'une émission hebdomadaire sur la culture féministe et lesbienne. J'avais déjà remis celui-

Mes initiatives dans le mouvement: être lesbienne/se retrouver

Lesbienne: Celle qui vit dans un peuple d'amantes, celle dont l'intérêt est dirigé plus que vers toute autre chose vers ses amantes, celle qui a un désir violent pour ses amantes, celle qui «ne vit pas dans le désert», qui



Images from the Rainbow Side of the Dark by B.A.N.S.H.I.I.

Martine Huymans, mes collègues de travail Diane Heffernan (co-fondatrice de la *Réseau Vidé-Elle* et de la revue *l'Évidente lesbienne*) et Suzanne Downs (militante depuis longtemps dans la communauté «gaie et lesbiennes»), notre visiteuse des beaux jours comme des jours tristes Jeanne d'Arc Jutras (auteure battante), nos habituées telles Louise Turcotte (co-fondatrice de la revue *AHLA*), Lisa Weil (co-fondatrice et éditrice de la revue américaine *Trivia*), Harriet Ellenberger (co-fondatrice de la revue américaine *Sinister Wisdom* et de la librairie), clientes auteures telles Diane Lamoureux, Gail Scott,

ci à l'équipe de programmation de Radio Centre-Ville. Elle l'accepta.

La première émission de *Voies de femmes* fut consacrée au bilan des 20 dernières années du mouvement féministe au Québec, mouvement auquel les lesbiennes avaient grandement contribué. Mon invitée était Gloria. Nous étions le 11 novembre 1989. Moins d'un mois plus tard, la tuerie de Polytechnique avait lieu. Michèle Causse et Suzanne de Lobinière-Harwood (traductrice féministe et lesbienne) acceptèrent de participer à la table ronde de l'émission spéciale qui eut lieu la même semaine.

n'est pas «perdue».

Monique Wittig et Sande Zeig

De toutes les rencontres que je ferai à *l'Essentielle*, c'est celle de Suzette Triton, co-fondatrice et éditrice de la revue et maison d'édition littéraire française *Vlasta*, qui sera la plus déterminante. Non seulement, celle-ci se joint-elle à l'équipe de *Voies de femmes* et me prodigue-t-elle de nombreux conseils me permettant d'améliorer la qualité des émissions, mais elle m'encourage à me dépasser. Je deviens de plus en plus audacieuse, n'hésitant plus à aborder de manière directe les préoccupations des

lesbiennes—en consacrant toute une émission, par exemple, aux magazines lesbiens francophones, ou à l'analyse des lesbiennes radicales sur des sujets d'actualité tels la crise d'Oka ou le traitement médiatique du premier anniversaire du massacre de Polytechnique.

Comme je délaisse la parole strictement féministe, qui reçoit plus de temps d'antenne que celle des lesbiennes, il devient évident que le nom et l'objectif de l'émission doivent être révisés. Je fais paraître un avis dans la revue *Treize* pour annoncer qu'une nouvelle émission radiophonique, *les Furieszones*, sera entièrement consacrée à l'actualité lesbienne à partir du 11 avril 91. C'est alors que je rend compte, entre autres, de l'oeuvre et/ou des travaux d'écrivaines québécoises telles Anne Marie Alonzo, Gail Scott, Marie-Claire Blais, Jeanne d'Arc Jutras, Michèle Causse, Lise Harou, Muriel Fortier, etc.

Éventuellement, à la faveur d'un changement d'horaire et d'une expansion du temps d'ondes, je conçois une troisième émission, *Quod Erat Demonstrandum* (Les choses comme elles sont), célébrant les textes (de fiction autant que de réflexion) d'auteurs, de compositrices et d'interprètes lesbiennes d'hier et d'aujourd'hui. Le but de ce projet original était de réunir les points de vue de celles qui nous interpellent, afin de nous donner un espace sonore qui puisse jouer le rôle du *Banquet* antique. Sylvie Bompis, également co-fondatrice et éditrice de *Vlasta*, compte énormément dans la réalisation de ce dernier projet, autant au niveau de la technique que de la conception des émissions.

L'en-clos

En 90, la récession commence à faire ses ravages. La librairie *l'Essentielle* est trop "jeune" pour affronter une pareille épreuve. D'autant plus que la crise économique frappe directement sa clientèle, soit les femmes et les lesbiennes, dont la majorité vit, comme on le sait, sous le seuil de la

pauvreté. Mon amante, qui est sur le chômage, accepte à reculons un poste dans l'Outaouais où je décide de la suivre.

Ne faisant pas contre mauvaise fortune bon coeur, je tente de poursuivre, à distance et avec les moyens du bord, Q.E.D. Mais je ne peux pas contrôler la mise en ondes d'émissions qu'ils me faut désormais pré-enregistrer et poster. Radio Centre-Ville, également sous le coup de la crise, change de direction. Des émissions ne passent pas sous prétexte que les cassettes n'arrivent pas à temps. J'essaie de remédier à la situation en les envoyant plus d'une semaine à l'avance. On me fait remarquer la mauvaise qualité sonore de celles-ci. Je m'arrange pour venir à Montréal deux fois par mois afin de faire mes enregistrements en studio. On me dit, alors, que je n'ai plus le droit de faire partie de la programmation parce que je n'habite plus Montréal. Après négociations, on m'accorde une dernière heure d'antenne. J'ai la chance de faire une entrevue avec l'anthropologue Nicole-Claude Mathieu, à partir d'un recueil de textes publiés sous sa direction et intitulé *L'anatomie politique*. On égare cette dernière cassette avant sa diffusion. Plus d'une dizaine d'heures de montage, fait en collaboration avec Danielle Charest du collectif AHLA, viennent de disparaître à jamais. Le hasard fait décidément "bien" les choses!

L'in-fini

Votre vie est particulièrement à vous lorsque vous l'avez inventée. Djuna Barnes

En temps de récession, être lesbienne est considéré comme un trop grand luxe. Il vaut mieux «faire gaffe», ne pas se faire remarquer, se tenir tranquille! Chacune a donc été obligée de composer autrement avec la réalité qui la nie. Par la force des choses, la survie prenant tout notre temps, nous avons été plus ou moins coupées les unes des autres.

Isolée dans l'Outaouais et ne réussissant pas à me trouver un emploi,

je décide de reprendre mes études de maîtrise. Je voulais étudier *Le Corps lesbien* de Monique Wittig, je le fit, chacune des épreuves rencontrées m'armant davantage.

Or ce choix me préparait à revenir sur la scène publique. En effet, à travers une communication sur l'oeuvre de Wittig dans le cadre d'un colloque international, un compte rendu de mon "épopée thèse" au Groupe Interdisciplinaire de Recherche et d'Études: Homosexualités et Société, et la rédaction de ce présent texte, je retrouve la «parole». Mais encore, une invitation de lesbiennes à participer à une rencontre autour du *Corps lesbien*, me permet de renouer des liens avec des membres de la communauté.

La réalisation de ma thèse m'aura donc servi de tremplin, à la fois pour approfondir une parole qui tente de nous "dire" et pour la "parler" avec mes semblables. Car, comme l'écrit si bien Michèle Causse:

pour l'étante, c'est de l'autre, sa semblable en différence, que la parole reçoit son sens, c'est-à-dire son pouvoir.

A ce point-ci, je veux croire que ces «semblables en différence», ont pu trouver, chacune à leur manière, les moyens de profiter de ce difficile intermède de la récession pour se ressourcer. Car il est urgent que nous revenions en force à l'infinis (in) médias de nos parcours. Le monde a plus que jamais besoin d'un horizon sans frontières, voire ornières.

En conclusion, je dirai que le réseau de communication des lesbiennes de Montréal n'est pas mort ou mourant comme il pourrait apparaître à première vue. Oui, il n'y a pas eu de journées de visibilité ou d'interaction depuis 91 et oui, il n'y a plus de centre culturel où nous pouvons nous retrouver, mais des gestes continuent d'être posés puisque deux des bars les plus dynamiques sur le plan culturel que nous fréquentons (lors de nos passages) à Montréal appartiennent présentement à des lesbiennes, puisque la librairie *l'Androgyne* vient

d'être rachetée par des lesbiennes, que *Treize* et *AHLA* continuent d'assurer leur publication, que *Gazelle* distribue gratuitement ses numéros à dix mille exemplaires à travers la province, que plusieurs Mémoires sur les discriminations faites aux lesbiennes ont été officiellement présentés lors des récentes auditions de la Commission des droits de la personne, etc.

Sans doute des dissensions entre les différents groupes ont eu un rôle à jouer dans ce virage côté jardin, mais il ne faut pas oublier que si le contexte économique a changé, ceux social et politique aussi se sont modifiés depuis les années 80. En effet, il nous faut désormais composer avec une situation de backlash institutionnel (prépondérance de technocrates en position de pouvoir) et de montée de fanatismes religieux et politiques, avec la popularité grandissante du mouvement Queer-nation, avec la mise en place d'un parti souverainiste au Québec. Ces changements exigent que nous revoyons nos stratégies d'action, mais aussi nos priorités. Cela demande évidemment un certain temps de réflexion.

Dominique Bourque enseigne à l'Université d'Ottawa où elle prépare une thèse de doctorat sur les modes d'inscription de la subversion dans la littérature contemporaine d'expression française.

¹Dans *Le Devoir* du vendredi 12 mai 1995, Jacques Parizeau dénonce, à la suite de Colette Beauchamp (1987), cet état de fait du côté de la presse: «[I]l est anormal que tous les quotidiens au Québec sauf un, *Le Devoir*, soient entre les mains de trois hommes. Il pourrait y avoir une femme sur les trois, mais il n'y en a pas».

²Devant l'invisibilisation des médias lesbiens à la 3ième Foire du Livre Féministe, les revues *Treize*, *Évidente Lesbienne*, *Projet Lavande*, *Amazones d'hier, lesbiennes d'aujourd'hui*, ainsi que *La Réseau Vidé-Elle* ont fait front commun pour obtenir qu'un atelier traite de ce sujet. Le programme a été

modifié en fonction de cette demande et un atelier sur la presse lesbienne a eu lieu.

³Je ne mentionnerai que deux exemples. En 84, la revue *Ça s'attrappe!!* renouvelle en partie son équipe et devient *Treize*, et en 90, *l'Info Lesbos Info* prend le relais du *Bulletin Lavande*.

⁴À l'avenir j'emploierai le sigle *AHLA* quand je me référerai à ce groupe.

⁵Voir le dossier intitulé «Presse lesbienne» (*AHLA*, no. 19, mars 1988) qui réunit des articles reconstituant l'histoire de ces revues, entre autres, à partir de leurs objectifs idéologiques et politiques.

⁶Expression empruntée à Danielle Charest (*AHLA*, 18, mars 87, p. 106).

⁷J'apprendrai plus tard que les lesbiennes japonaises les plus "libres" sont celles qui travaillent dans le domaine de l'édition où elles ont plus de chance de percer qu'ailleurs (en partie à cause des changements rapides survenus dans ce domaine) et celles qui ont hérité d'une fortune leur permettant d'être indépendantes.

Références

- Beauchamp, Colette. *Le silence des médias*. Montréal: Remue-ménage, 1987.
- Brossard, Nicole. *La Lettre aérienne*. Montréal: Éditions de remue-ménage, 1988.
- Causse, Michèle. "L'interloquée." *L'interloquée, Les oubliées de l'oubli, Déléguée*. Laval: Trois, 1991.
- Collective Amazones d'hier, lesbiennes d'aujourd'hui. *Amazones d'hier, lesbiennes d'aujourd'hui*. «Presse Lesbienne.» 5.3 (mars 1988).
- Pedneault, Hélène. *Pour en finir avec l'Excellence*. Montréal: Boréal, 1992.
- Wittig, Monique. *Les Guérillères*. Paris: Éditions de Minuit, 1969.
- Wittig, Monique. *The Straight Mind and Other Essays*. Boston: Beacon Press, 1992.
- Wittig, Monique et Sandy Zeig. *Bröuilleon pour un dictionnaire des amantes*. Paris: Grasset, 1976.

KIMBERLY MISTYSYN
MANAGER

GLAD·DAY
BOOKSHOP



LESBIAN & GAY LITERATURE

598A YONGE ST., TORONTO, ONTARIO, CANADA M4Y 1Z3 (416) 961-4161

WORKING ABROAD

We provide you with addresses of foreign firms which look for employees in Europe, U.S.A., Canada, Hawaii, the West Indies, Australia and the Far East. Vacancies in the building, steel, metal and oil industries, gardeners, drivers, touring guides as well as personnel for hotels and restaurant, au-pair, luxury cruisers etc.

For details information please send an addressed envelope to:
Please enclose international reply coupon.

Guniman All Tjänst HB
Norravägen 6
382 37 Nybro, Sweden

N.B. We are *not* an employment exchange!